

### **Atelier : Les conditions d'une véritable démocratie participative**

*Il est aujourd'hui question, en réponse à la critique d'une démocratie formelle, de développer d'autres modalités de la participation. Si l'on considère que les milieux les plus pauvres sont ceux qui ont le plus de mal à contribuer réellement aux institutions et aux dispositifs publics, définir les conditions de leur participation nous permettrait de poser les critères d'une véritable participation démocratique de tous au bénéfice de tous. À partir de l'exemple des co-formations mises en œuvre par ATD Quart Monde et des analyses de chercheurs, on tentera d'identifier ces conditions.*

Animatrice : Monique Couillard, volontaire permanente ATD Quart Monde.

### **QUELQUES CONDITIONS INDISPENSABLES POUR QUE LE CROISEMENT DES SAVOIRS PUISSE SE FAIRE**

Régis Sécher, Jean-Robert Saffore, Marc Couillard<sup>1</sup>

#### ***Savoir qu'on ne sait pas*** [Régis Sécher<sup>2</sup>]

« La seule bonne volonté ne suffit pas », disait Monique Couillard. Certes, cette bonne volonté est malgré tout nécessaire, mais Monique a raison : les « bonnes intentions » sont insuffisantes, l'Enfer en serait pavé d'ailleurs, dit-on !

Alors, quelles pourraient être certaines des conditions nécessaires pour que les professionnels et les universitaires puissent s'engager dans un combat au côté des pauvres contre la misère ? J'en ai repéré deux types qui sont complémentaires et relèvent non de l'affect, du « bon sentiment », mais de la raison.

Le premier concerne le savoir et son élaboration. Peut-on raisonnablement imaginer acquérir un savoir réel sur le phénomène de la pauvreté et de l'exclusion sans prendre en compte le point de vue de ceux et celles qui en sont victimes ? C'est pourtant dans la réalité ce que l'on observe couramment. Les professionnels qui, de près ou de loin, ont pour mission d'intervenir dans ce secteur ont souvent la fâcheuse manie de définir « ce qui pose problème » de l'extérieur, en position d'expert, en lieu et place des intéressés. Or, qui définit le problème conçoit également en général la solution qui en découle ! Il n'y pas forcément de volonté délibérée de ne pas écouter ; au contraire, la tendance serait plutôt aujourd'hui de solliciter la participation des « usagers ». Mais cette participation est demandée sur la base d'une analyse construite unilatéralement par les seuls professionnels, les « experts ». Le fait que les exclus pourraient avoir eux aussi un savoir intéressant sur leur situation n'est souvent, je crois, même

<sup>1</sup> Membres du Mouvement ATD Quart Monde ayant participé à la rédaction de la contribution collective des Ateliers du croisement des savoirs et des pratiques présentée en plénière.

<sup>2</sup> Doctorant en sciences de l'éducation et praticien de l'action sociale, vivant en France.

pas imaginé ! Quand bien même il le serait, ce point de vue est souvent considéré comme « suspect ».

C'est ici le deuxième type d'obstacle dont je voudrais parler et qui est lié cette fois au postulat de beaucoup d'universitaires qui considèrent, par principe, que ce que pensent les gens relève du « sens commun ». Selon eux, le point de vue du commun des mortels n'est que le reflet de stéréotypes, de lieux communs, donc qu'il est sans valeur. Ce ne serait d'ailleurs pas un « savoir », tel que défini par les canons académiques, car le « savoir », le vrai, le seul, le solide, se caractériserait par la distanciation, la fameuse « rupture épistémologique » qui permet justement de discriminer « sens commun » et « savoir scientifique, savant ». Certes, cette dichotomie commence à être combattue au sein même de la communauté savante par certains courants de pensée qui remettent en cause cette approche élitiste, mais ceux-ci restent minoritaires. Si le « sens commun » en général est sans valeur, alors que dire de la pensée des exclus, de ceux et celles dont on admet qu'ils puissent percevoir, ressentir, puisqu'on reconnaît leur souffrance, mais qui, du fait même de cette souffrance, seraient dans l'incapacité de penser au-delà de celle-ci ?

Dans l'histoire, les dominants ont toujours assis la légitimité de leur pouvoir par les mêmes arguments : les pauvres ne savent pas réfléchir et d'ailleurs leur situation de pauvre le démontre ! Le pire, c'est que les pauvres eux-mêmes finissent pas le croire : souvent, ne possédant pas le langage adéquat pour lutter par la parole contre l'humiliation, ils se résignent et peuvent aller jusqu'à donner raison à ceux qui les accablent. La boucle est bouclée : les pauvres sont pauvres parce que c'est dans l'ordre des choses, qu'il y en a toujours eu et qu'il y en aura toujours !

Bref, les capacités d'élaborer un point de vue « sérieux », « rationnel », « réfléchi » de la part des pauvres sont très souvent déniées. Il serait peut être temps de se rendre à l'évidence : la persistance du phénomène de l'exclusion devrait pourtant finir par interroger tous ces intellectuels, ces experts qui se prennent au sérieux. Leur savoir n'est que partiel, mutilé parce qu'il ne prend pas en compte le savoir de ceux qui souffrent de la pauvreté. Soyons clair : les pauvres ne sont pas plus intelligents que les non-pauvres « par principe ». Mais, vivant dans leur chair cette situation, ils ont une connaissance de l'intérieur qui rend leur point de vue ancré dans une réalité vécue. Brefs, les pauvres et les exclus ont à apprendre aux inclus et aux non-pauvres.

Certes, les conditions de cette transmission, de ce dialogue, sont à construire et ne vont pas de soi. Quand les uns sont disposés à échanger, les autres n'osent pas s'exprimer et, quand ils s'expriment, les premiers peuvent estimer que leur point de vue n'est pas assez distancié ! La médiation opérée par un tiers pouvant aider les deux parties à s'écouter et tenter de se comprendre mutuellement peut être indispensable. Jean-Luc, membre d'ATD Quart Monde, a joué ce rôle dans le groupe dont je faisais partie. La méthodologie rigoureuse élaborée par ATD Quart Monde est également très précieuse et ces « savoirs-faire » sont indispensables. Quand les conditions concrètes sont réunies, la discussion, la confrontation des analyses puis l'élaboration commune permettent enfin au savoir d'être effectif, opérant, « entier », j'ai envie de dire, car mêlant le point de vue théorique et le point de vue pratique. Par le croisement des opinions et la confrontation heuristique des idées, un savoir nouveau surgît. C'est cette expérience que j'ai vécue pendant deux ans au sein des séminaires de préparation de ce colloque : cela m'a permis d'abord de rencontrer des personnes qui sont devenues des ami(e)s : Rose-Marie, Angelina, Michel, Manu, Marc, Jean-Robert. Par le dialogue, j'ai aussi beaucoup appris, réellement appris, et mon point de vue sur l'exclusion s'est transformé. J'ai vérifié à leur contact toute la pertinence du vieil adage : « L'essentiel est de savoir qu'on ne sait pas ! » C'est d'ailleurs là, peut-être, la disposition la plus fondamentale pour s'engager, au-delà des

seules « bonnes intentions », dans un dialogue entre personnes appartenant à des mondes sociaux qui ont tendance à s'ignorer mutuellement. L'objet est à la fois modeste et ambitieux : il ne s'agit finalement que de dialoguer entre semblables, ce qui implique tout simplement de changer le monde !

***Conditions indispensables pour que chacun puisse participer*** [Jean-Robert Saffore<sup>1</sup>]

Pour donner notre avis, il nous a fallu passer par des expériences négatives et des expériences positives. Nous pouvons nous exprimer parce que nous sommes passés par ce chemin.

Les expériences négatives, c'est en particulier que nous sommes restés seuls dans un coin, avec la peur de se faire ignorer ou de se faire couler beaucoup plus bas que nous l'étions, la crainte de se trouver dévalorisés du jour au lendemain. C'est du vécu. Nous sommes jugés en général sur notre aspect physique : « Il n'a pas la tête de l'emploi. ». Celui qui n'est pas passé par là ne peut pas imaginer le chemin qu'il faut se frayer. C'est quelque chose de très dur à supporter. C'est la différence entre une personne qui a un travail et celle qui n'en n'a pas : celui qui travaille, il a pu se libérer, il a la parole libre ; la personne qui n'a pas de travail dépend d'un service : service social, tutelle, chômage... Ce n'est pas elle qui décide, ce sont eux qui décident pour elle. Cela c'est le négatif. Nous pouvons en parler parce que nous le vivons au quotidien. Si nous n'arrivons pas à intervenir pour dire ce que nous vivons, et que les autres écoutent, ce maillon manque.

Nous sommes passés par là et nous voulons éviter que les autres le subissent.

Le positif, c'est le chemin de la confiance qui permet de participer à un groupe de travail comme celui qui a préparé ce colloque. La confiance, nous ne la donnons pas à n'importe qui, pas le premier jour. Et pour donner sa confiance, il faut déjà avoir confiance en soi. Au départ, beaucoup d'entre nous ont eu confiance en une personne qui nous a entraînés vers un groupe comme ATD Quart Monde, mais qui a dû s'y mettre à plusieurs reprises, parce que nous n'étions pas convaincus le premier jour. C'est cette personne qui nous enlève momentanément de la crainte – nous en avons moins – et qui nous donne du courage. C'est dur de se présenter dans un groupe car nous avons l'impression que tout le monde nous dévisage du regard. Mais il y a un contact qui se fait avec une personne avec laquelle nous pouvons parler de choses et d'autres sans dénigrer quoi que ce soit. Il y a eu le respect : personne ne se fout de toi, nous sommes vouvoyés, nous restons libres de donner ou pas nos coordonnées. Nous ne nous sentons pas jugés, libres de nos pensées et nous pouvons rester de notre libre choix. Et tout cela te met un peu en confiance. Tu te sens accueilli. S'il n'y a pas confiance mutuelle, cela ne va pas. La confiance, elle ne se construit pas en un jour. Il faut beaucoup de travail pour savoir jusqu'où l'on peut aller. Il est nécessaire de se rencontrer plusieurs fois pour pouvoir être sûr qu'avec ces personnes, nous pouvons parler librement, sans arrière-pensée. Si on nous met une baïonnette, nous allons dire tout ce qu'on veut nous faire dire, mais nous ne pourrions pas dire ce que nous voulons. La baïonnette, c'est une pression d'une personne plus instruite. Tu ne peux pas dire ce que tu penses si tu as peur de représailles. Si tu as peur, tu ne peux pas te sentir libre. Nous ne pouvons pas aller aussi loin avec des personnes quand nous ne savons pas combien de temps elles vont s'engager. L'engagement, c'est important pour que ceux qui n'ont pas confiance au départ puissent venir. Ce n'est pas un papier signé, mais nous sentons quand des personnes sont vraiment motivées, qu'elles ne viennent pas seulement pour une courte période.

---

<sup>1</sup> Militant Quart Monde (c'est-à-dire membre du Mouvement ATD Quart Monde apportant son expérience vécue de la grande pauvreté et son milieu dans la lutte contre la misère) vivant en Suisse.

Avant d'arriver dans l'atelier du croisement des savoirs, nous avons dû faire ce chemin-là. Malgré cela, dans l'atelier, on n'a pas pu se dire « tout » la première fois, on ne savait pas bien sur quel fil jongler. Nous restions encore dans le doute. Mais il y avait des personnes avec qui nous avons pu bien discuter, et ce sont des choses qui restent. Ce qui a permis de se décontracter, c'est l'engagement qu'on s'est donné : au deuxième séminaire, nous étions pratiquement tous là et, depuis chez nous, chacun avait travaillé. Alors, nous avons pu parler librement tout en gardant notre jardin secret, sans devoir nous justifier.

Pour le colloque, nous avons travaillé intensément. Chacun a pu s'exprimer en toute liberté et sans arrière-pensée de quiconque car tout le monde avait droit à la parole. Et certaines paroles ou même certains mots, nous avons dû les reprendre à plusieurs reprises parce que certaines personnes n'étaient pas d'accord sur ce mot-là, trouvaient un autre mot pour le remplacer. On a bien travaillé dans plusieurs groupes, pas un groupe de Suisses, un groupe de Belges ou un groupe de Français, mais tous ensemble. Sans ça, je ne crois pas qu'on aurait pu aller aussi loin.

L'avantage, c'est que nous avons travaillé avec des personnes que l'on n'aurait jamais rencontrées normalement, et cela peut partir du philosophe jusqu'au chômeur. Et avec l'échange des personnes et des paroles, nous sommes arrivés à trouver un accord. Et cela permet de voir qu'on ne parle pas dans le vide : il y a des personnes que cela intéresse. Tout le monde a sa personnalité, tout le monde a le droit à la parole. Je pense à l'un d'entre nous qui sortait des mots, d'un seul coup : pourquoi il sort tel mot, telle phrase ? Tout le groupe se demandait pourquoi il a parlé de la crémaillère, de la roue... et ces mots qui *à priori* ne veulent rien dire pour certaines personnes, nous, nous les avons réfléchis, et d'autres groupes les ont réfléchis, et je vois qu'en deux ans de travail, nous sommes arrivés à la même conclusion alors qu'à la base nous n'avions même pas les mêmes questions. Il faut quand même dire que certains jours, c'était très dur ! Mais chacun y participait à fond et je pense que là, il y a une démocratie qui s'est faite entre nous : si toi, tu ne lâches pas, moi, je ne lâche pas non plus.

### ***Co-formations et croisement des savoirs*** [Marc Couillard<sup>1</sup>]

Comme beaucoup d'autres membres du Mouvement ATD Quart Monde, j'ai vécu la misère et l'exclusion durant toute mon enfance et ma jeunesse. Cela marque pour toujours notre manière de voir et de ressentir les choses, notre manière de penser. Nous nous formons depuis des années pour apprendre à parler au nom des autres. Nous avons appris à nous exprimer. Nous nous battons aussi avec toutes ces personnes que nous connaissons, que nous rencontrons au quotidien dans la rue, dans les gares, dans nos quartiers. Elles ne participent pas encore à des rencontres parce qu'elles sont encore trop enfermées par la misère. Ce n'est pas magique. Cela nous a pris des années. C'est cela qui nous permet d'être ici aujourd'hui.

Ce que nous voulons et avons toujours en tête, c'est d'arriver à un monde meilleur pour tout le monde, y compris pour les gens très pauvres. Nous voulons que les choses changent, surtout pour les enfants, que le monde devienne « un monde des droits de l'homme ». Nous ne voulons pas prendre le pouvoir, mais nous savons que pour avancer vers notre but il est nécessaire que chacun puisse partager le savoir unique qui est le sien et que chacun puisse être co-acteur. En particulier, il faut que les gens très pauvres deviennent co-acteurs de cette société, que nous soyons participants. Etre co-acteurs, c'est pouvoir avancer avec la pensée de l'autre.

La pensée, c'est encore autre chose que le savoir. Parce que nous vivons ou que nous avons vécu la pauvreté et l'exclusion, nous avons un savoir et une réflexion liés à notre expérience

---

<sup>1</sup> Militant Quart Monde vivant en Belgique.

de vie. Les autres ne peuvent pas savoir ce que nous savons, ne peuvent pas penser comme nous pensons, mais nous voulons le partager. Qu'on nous permette d'avancer dans ce que nous pensons et avec ce que nous sommes, échanger avec d'autres et bâtir des choses ensemble, pas uniquement entre nous mais avec les autres, c'est cela la véritable démocratie.

Progresser en démocratie, pour nous ce n'est donc pas avoir du pouvoir mais partager. Ce n'est pas un but en soi, mais c'est un moyen nécessaire pour progresser vers ce monde des droits de l'homme que nous voulons. Pour avancer en démocratie, il faut créer des lieux où les savoirs peuvent se rencontrer et s'écouter, sinon cela reste des savoirs parallèles qui ne se rencontrent jamais. Et c'est cette rencontre que permet le croisement des savoirs. Là, la confrontation devient possible. La confrontation, c'est quelque chose de très important : se confronter avec d'autres qui ne sont pas d'accord, qui ne pensent pas pareil, c'est cela qui permet de ne pas tourner en rond dans ses propres idées. C'est une condition pour pouvoir avancer. Seule la confrontation permet de construire des savoirs, pensées et actions communs.

Pour que le croisement des savoirs soit possible, une condition particulière me semble très importante : il ne faut pas seulement que les personnes très pauvres puissent construire leur propre pensée, nous avons besoin de construire une pensée collective dont le plus pauvre est le garant.

Quand des personnes pauvres comme nous sont interrogées une à une, ce sont les autres qui font l'analyse de notre pensée. En faisant cela, ils nous empêchent de réfléchir nous-mêmes pour comprendre ce que nous vivons.

Quand nous nous rencontrons, nous découvrons que nous vivons des choses semblables, pas seulement dans notre pays, mais d'un pays à l'autre, et même dans d'autres continents. Quand nous sommes des centaines, des milliers à vivre les mêmes choses, dans des pays différents et dans des conditions différentes, nous nous rendons compte que ce que nous vivons n'est pas de notre faute, que c'est à cause de la manière dont la société fonctionne. Et ce n'est pas seulement une question de lois puisque les lois sont différentes d'un pays à l'autre : c'est la misère qui est inhumaine et qui, par exemple, nous empêche d'élever nos enfants correctement. La misère, c'est quelque chose d'indigne qu'on fait vivre aux gens.

Quand nous comprenons cela, cela change tout. Nous ne nous sentons plus coupables. Nous pouvons nous mettre à réfléchir autrement, à comprendre autrement ce que nous vivons, à comprendre autrement ce qu'il faut pour que cela change pour nos enfants. Mais en même temps, même si nous avons tous vécu la pauvreté, nous sommes tous différents et c'est pour ça que nous sommes très complémentaires. Nous avons chacun des apports spécifiques liés à nos vécus différents. Pour certains, la vie est moins difficile, pour d'autres la vie reste très difficile. Certains apportent davantage leur vécu, d'autres apportent davantage de recul, d'analyse.

Dans le croisement des savoirs, il est important de partager avec des personnes qui ont des expériences différentes, mais il est absolument indispensable que soient présentes des personnes qui vivent la misère aujourd'hui, elles apportent le vécu d'aujourd'hui. Cela donne aussi de la crédibilité de s'appuyer sur l'expérience et la réflexion de personnes qui vivent encore une misère très dure, qui peut-être n'en sont pas encore à l'étape de participer à un dialogue difficile avec des professionnels ou des universitaires. Quand nous mettons dans le coup des personnes très pauvres, c'est une sécurité pour ne pas trahir les nôtres. C'est important parce qu'on engage toutes les familles, toutes celles que nous rencontrons, mais aussi toutes celles que nous ne connaissons pas.

Tant qu'il y aura de la pauvreté, il n'y aura pas de vraie démocratie. Celui qui vit la pauvreté est en situation de demandeur face à des gens au-dessus de lui. Ces gens ont le pouvoir, et

nous, nous sommes en dessous. Nous devons alors nous plier pour pouvoir survivre, nourrir nos enfants, etc. Nous devons entrer dans le moule.

Pour les professionnels et les universitaires, il est encore plus facile d'amadouer une personne seule. Ensemble, nous sommes plus forts. Nous pouvons mieux nous faire entendre. Il arrive souvent que des professionnels soient surpris et gênés de nous rencontrer comme groupe. Ils disent que nous ne sommes pas comme les gens qu'ils rencontrent habituellement. Ils disent que la rencontre serait plus facile « entre personnes ». Mais en groupe, nous prenons le temps de réfléchir ensemble, de discuter et cela nous évite – et encore, pas toujours – de nous faire avoir. Par exemple, pendant Quart Monde - Université, ce n'est qu'en travaillant ensemble le décryptage d'une journée de travail que nous avons pris conscience que les universitaires avaient réussi à nous faire dire tout le contraire de ce que nous voulions dire.

Nous l'avons vécu : le croisement des savoirs est possible. Le croisement des savoirs est nécessaire pour arriver à une véritable démocratie. Mais rien n'est jamais acquis une fois pour toutes : la vigilance est toujours nécessaire parce que ceux qui ont le pouvoir ont toujours tendance à exclure le savoir des très pauvres.